

J'écrivis *Ex-Libris* durant la première moitié de l'année 1986. Cet essai parut dans la revue *Gösteri*¹ au cours de l'été suivant. Moins d'un mois plus tard s'amorçait l'un des tournants décisifs de ma vie ; un événement inattendu produirait tout un cortège de conséquences. J'aurais pu peut-être en anticiper bon nombre, hormis une : la privation de ma bibliothèque.

D'un coup me devinrent inaccessibles tous les rayonnages entre lesquels les lignes de *Ex-Libris* multipliaient les allées et venues au hasard d'innombrables sauts de puce. D'un coup je fus privé de ces dizaines de livres, de documents et de notes amassés, classés année après année. Un temps je restai désespéré : j'avais eu beau m'être attardé au fil de mes écrits sur tant de bibliothèques, de collections et d'ouvrages disparus, je ne pus, bien que je fusse cette fois personnellement concerné, trouver de parade à telle perte. Au loin, ce fut d'abord une illusion de flammes ; le mirage d'une fumée s'étira, longuement ; enfin, de cendres

1. Spectacle.

imaginaires dispersées dans les airs, ne me revint qu'un peu de poussière : je compris alors que le livre n'était point la salamandre que j'avais cru. Ce jour-là, je suis reparti de zéro : j'avais trente-cinq ans, j'en ai cinquante aujourd'hui. Des bibliothèques, ces quinze années m'ont dévoilé l'envers des rayonnages.

Le plus grand coup jamais porté à la mémoire de l'humanité fut indubitablement celui qu'on asséna à la bibliothèque d'Alexandrie, quand nombre d'œuvres absolument irremplaçables disparurent. Mais l'ampleur du ravage n'oblitéra en rien les autres. Si l'on remonte plus loin, des sources rapportent qu'en 747 avant notre ère le roi de Babylone fit détruire tous les ouvrages qui ne traitaient ni de lui ni de sa famille. Et le regard de Borges, le bibliothécaire aveugle, de percer les ténèbres : en 213 avant Jésus-Christ, à l'intérieur des limites de son empire, Chi-Huang-Ti fit donner aux fleuves tous les livres, à l'exception des ouvrages de médecine et d'archéologie. En l'an 54 de notre ère, saint Paul fit preuve d'une violence aveugle contre la bibliothèque d'Éphèse : il supprima tout ce qui se rapportait aux religions orientales et au paganisme. En 476, l'incendie de Byzance réduisit en cendres quelque cent vingt mille manuscrits. En 640, les Arabes détruisirent les manuscrits persans ; entre le XI^e et le XIII^e siècle, les Mongols, au Caire et à Bagdad, en anéantirent quelques millions d'autres.

Dans l'immensité du temps, ce sont, de main d'homme, autant de temps qui s'effacent. Toutes les années et tous ces siècles dont les flots ont englouti jusqu'à la bibliothèque de Sarajevo n'offrent pas d'autre spectacle que celui d'une humanité en proie au feu qu'elle est elle-même.

Ces temps incendiaires sont-ils aujourd'hui révolus ? Si seulement nous pouvions en être assurés... En l'occurrence, l'avenir ne promet pas davantage de garantie que le passé. L'âge de la duplication donne une trompeuse impression de sécurité. Nous nous rassurons à bon compte, nourris de l'illusion qu'une œuvre aujourd'hui ne peut plus disparaître. Or les temps qui s'annoncent n'entendront-ils pas claquer des sentences qui, plutôt que les seuls manuscrits, œuvres et bibliothèques, sacrifieront les hommes eux-mêmes ? C'est ce que laisse augurer le dernier demi-siècle. Après tant de sinistres, puis-je encore relater l'histoire de ma bibliothèque ? Et pourquoi pas ? Après tout, ma bibliothèque est elle aussi, d'une certaine façon, partie en fumée, je sais la force de l'incendie.

Moi-même, un temps, j'ai brûlé, et même gémi : c'est un éprouvant et cruel travail sur soi que de se convaincre que ce qui fut n'est plus. Presque au même moment, les bulles d'un dialogue intérieur commencent à crever en surface : comment reconstituer une bibliothèque, quelles habitudes perdureront, quelles autres

gommerai-je à cette occasion ? S'engage alors une période de questionnement, d'écoute de soi-même : pourquoi suis-je l'otage de tous ces ouvrages, quel est ce sentiment d'insécurité contre lequel je guerroie en tapissant mes cloisons de tous ces murs de livres ? S'approcher des vraies réponses n'induit pas nécessairement l'adoption de comportements justes : le caractère de chacun n'est-il pas aussi la somme de ses propres erreurs et illusions ?

Pour ma seconde bibliothèque, en 1987, je ne partais pas de zéro : j'avais sous la main quelques centaines de livres entassés dans mon bureau. On ne pouvait cependant pas tenir ces ouvrages usuels et pratiques pour des œuvres indispensables : ils n'étaient autres que les briques éparses d'un mur surréaliste rempli des grands vides qui les séparaient.

Par où commencer ? Et comment ? Voilà des questions assurément délicates en pareille situation. Déjà faut-il pouvoir compter sur un budget illimité à consacrer immédiatement aux livres. Or, à l'époque, je bouclais difficilement les fins de mois.

La première épreuve est d'ordre psychologique : se faire à l'idée que le livre dont je pouvais auparavant disposer à mon gré ne m'est plus désormais accessible.

Par exemple, ma bibliothèque contenait quatre versions différentes des *Frères Karamazov* ; je n'en ai plus une aujourd'hui. Il est fondamental d'accepter la réalité. Rien de plus simple a priori, mais rien n'est moins facile... Question préalable : *Les Frères Karamazov* doivent-ils figurer coûte que coûte dans ma bibliothèque ? Si l'on se dit que cette œuvre peut tout aussi bien n'y pas prendre place et qu'en cas de besoin il sera toujours possible de se la procurer ailleurs, alors on risque de perdre courage à l'idée du nombre de livres pour lesquels il faudra ainsi peser le pour et le contre. Si par contre on se dit qu'elle doit s'y trouver, cela devient une question de calendrier : est-ce une œuvre à se procurer sans délai ou bien à plus ou moins long terme ? Dès lors, l'accablement fait place à l'étouffement. Et, au seuil de l'asphyxie, dans ce brouillard où l'on s'égare loin des repères d'une bibliothèque, pointe une vague lueur : si je me mettais maintenant à dresser la liste des livres que je dois avoir sous la main ?

Depuis longtemps, l'un de mes plus récurrents et plus profonds cauchemars a pour cadre la Bibliothèque. Pas une bibliothèque, pas celle que l'on fréquente et connaît tous. Non. Juste *la* bibliothèque. Drapée d'un patchwork des collections du monde entier, elle en serait la quintessence, la matrice de toutes celles ayant jamais existé.

J'y entre par une porte à deux battants, immense et écrasante, du style de celle qu'Orson Welles porta à l'écran dans son adaptation du *Procès* et à la poignée de laquelle K. ne parvenait qu'à grand-peine. J'en franchis le seuil pour tomber sur des cerbères à tête de démon en fait d'employés. Bref interrogatoire, sueurs froides, et on me lâche à l'intérieur. Là, le cauchemar s'épaissit encore à la vue de ce qui m'attend : un réseau de couloirs sans vie, de rayonnages sans fin.

Je baigne dans le flou le plus total : mes yeux se perdent dans des plafonds d'une hauteur vertigineuse. C'est le *Carceri* de Piranèse : je ne puis déterminer en laquelle de ses deux extrémités un escalier pourtant

lancé d'un point précis vient achopper sur un autre. Ici, le silence lui-même se charge de poussière. Le clair-obscur se scinde en faisceaux étroits qui, loin d'éclairer, semblent contribuer encore à l'assombrissement. Sur les rayonnages s'alignent des lingots à tranche étiquetée.

Mon cauchemar est régi par un principe invariable : tout ce qui a jamais été écrit en ce monde prend place dans cette bibliothèque. Une première section renferme tous les écrits d'Alexandrie ainsi que ceux qui les ont précédés. La seconde contient les manuscrits pré et post Gutenberg. La troisième partie, quant à elle, est consacrée à tous les livres imprimés : on y trouve même les ouvrages reliés le 10 juin 2001. Mais la zone proprement terrifiante de cette bibliothèque ne m'apparaît qu'ensuite : les livres dont on n'a pas encore opéré le décompte et dont la plus ancienne parution remonte au 12 juin 2001 ont été classés selon leurs genres dans des sections puis des salles qui surgissent devant moi comme les pièces d'un infini dédale.

Comprendre que tout est écrit, que tout est d'ores et déjà lisible constitue assurément le savoir ultime auquel l'homme puisse accéder. Ceci m'amène à penser que le caractère véritablement angoissant de mon cauchemar, s'il est engendré par la géométrie de la Bibliothèque, procède en vérité de son architecture temporelle. Mon sommeil s'agite. Je transpire à grosses gouttes, je me tourne d'un côté et de l'autre. En vain : ce ne sont jamais que d'autres livres, d'autres rayonnages, d'autres salles qui surgissent devant moi.

Le lecteur contemporain tiendra ce cauchemar pour un dérivé d'une histoire borgésienne. J'en ai conscience. Mais Borges n'a-t-il pas écrit *La Bibliothèque de Babel* et *Le Livre de sable* alors qu'il était conservateur d'une grande bibliothèque ? Et ne doit-on pas se rendre à l'évidence que c'est bel et bien cette cauchemardesque bibliothèque qui lui inspira des histoires où fiction et réalité se chevauchent sur un pont aussi fin que le fil d'une lame ? De l'obscurité qui l'avait avalé, l'écrivain argentin se souvenait d'un ordre particulier inscrit au cœur des livres qui habitaient ses nuits lorsqu'il

voyait encore : les murmures de Hawthorne, Coleridge, de Quincey et Cervantes lui parvenaient par-delà le voile tombé sur ses yeux. Plus loin, les auteurs anonymes des *Contes des mille et une nuits* soulignèrent souvent la dimension infinie du livre. Elle se tient à l'intérieur de nous-mêmes. Elle est en tous, en chacun de nous, en tous les écrivains non encore venus au monde. D'une certaine façon, des lettres furent insufflées en nos âmes.

Je me réveille en sursaut. J'ouvre les yeux : je me vois nager entre des millions de pages, parmi la multitude de toutes les langues et de tous les alphabets ayant jamais existé. Une pieuvre recouvre l'univers. De sa poche à la pointe de mon stylo, elle fait descendre au compte-gouttes une écume noire. Après quoi, tout en la sachant introuvable, je me décide à chercher la sortie.